

Mousquetaire de la France et de la foi

François Mauriac

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Dans ses romans, François Mauriac décrit, dans un style poétique, magique et fiévreux, l'enfermement familial et provincial et l'enfer des tragédies domestiques se déroulant à huis-clos. Femmes au bord du péché et du crime, adolescents au bord du plaisir, tels des cerfs altérés au bord d'une rivière. Il n'est pas de façade sociale dont il ne fasse suinter les fissures.

Lui-même prisonnier d'une famille bordelaise dont la fortune était assise sur des hectares de pins et des immeubles aux Chartrons, il s'en libère, d'abord par sa foi, héritée d'ailleurs de son milieu très-bien-pensant mais qu'il se pique de pratiquer avec moins de pharisaïsme, et ensuite par un talent littéraire admirable et un sens aigu et presque démoniaque du péché.

Il n'y a que les fils de bourgeois qui soient capables de haïr leur classe avec autant de rage. Péguy et Bernanos n'ont pas eu à en découdre avec leur propre classe ou leur propre famille. Ils ont tout de suite dialogué avec la France éternelle et le Moyen Âge de Jeanne d'Arc et de saint Louis. Ce qui n'a pas été le cas de François Mauriac, pour qui la France a l'air de commencer, non pas tout de même à la Révolution, mais à

Port-Royal avec Pascal et Racine, eux-mêmes enfants de la Bourgeoisie montante.

Ce romancier catholique aux idées progressistes et sociales a une théologie augustinienne et presque janséniste, ce qui n'est pas du tout rare chez les romanciers. On retrouve cette théologie de la grâce chez Bernanos, le royaliste, et chez Graham Greene (socialiste en politique). Leur dieu est essentiellement un dieu caché dont la grâce frappe inopinément comme la foudre, et généralement plutôt un pécheur au bord du gouffre qu'un jeune homme vertueux ou un bourgeois carré dans sa bonne conscience et sa fortune matérielle.

Il y avait donc au départ, pour ce futur romancier, la jeunesse dorée de Bordeaux avec son argent, ses plaisirs, ses cocktails, son tennis et ses chasses. Il y avait les jeunes femmes prisonnières de cette richesse et de ses conventions et qui détestent en secret leurs époux. Et puis, la sensualité, la jeunesse, la grâce et la province, sur fond de bourgeoisie âpre au gain et défendant avec acharnement ses possessions. Et il y avait la nature et ses métamorphoses, avec ses chemins qui mènent au cœur des landes ou à la mer. Et puis le cœur humain fait de tout cela. Du pain bénit pour un romancier de talent et même de génie !

lettres

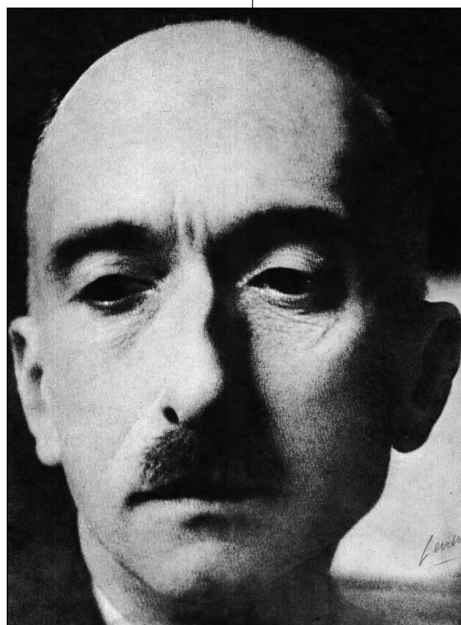
François Mauriac,
Journal et Mémoires politiques, Robert Laffont, Paris 2008, 1152 p.

Ses adversaires

Mais François Mauriac n'est pas seulement un romancier. Il lui faut sortir de sa famille et de sa province. Il monte à Paris, comme Rastignac, bien décidé à le conquérir. Et ce jeune Bordelais aux dents longues, parrainé par Barrès, y réussit fort bien. Il est bientôt introduit auprès de tout ce qui compte parmi les trois cents personnes qui font la capitale.

L'exercice hebdomadaire du journalisme politique libéra le romancier d'une certaine raideur bourgeoise et provinciale. Mauriac prit de l'exercice, mania sa plume comme un fleuret et se donna de l'air par un usage ardent, brillant et parfois féroce de la polémique. Mais qu'est-ce qu'un polémiste s'il n'a pas d'adversaires ? Rien. Ce bretteur hors pair eut la chance d'en avoir deux, ou du moins de deux sortes, les maurrassiens avant la guerre et les marxistes après la Libération, à commencer par le parti communiste français.

François Mauriac



Marx et Maurras, quels ennemis, et quelle chance inespérée pour un polémiste piaffant ! Maurras vieillissait et bientôt les maurrassiens allaient disparaître de la circulation. L'Action française avait été le parti de sa propre classe, la bourgeoisie française. Donc la guerre contre Maurras était une guerre intestine, civile, dantesque. Une gnose dans laquelle on connaissait le visage de ses ennemis, car ils étaient de son peuple, de sa classe, de sa race, de son sang. Disons, pour être juste, que la férocité était égale d'un camp à l'autre. Lire un éditorial, un article de journal en France entre 1900 et 1960, c'était assister à un match de boxe ou à un assaut d'escrime, et dans les deux camps les talents ne manquaient pas.

Et pourtant le marxisme commençait lui aussi à perdre son lustre, sa vigueur et son pouvoir d'attraction sur les jeunes intelligences ; la société de consommation et de jeux du cirque pointait à l'horizon. La France se trouvait confrontée aux guerres de décolonisation et Mauriac, fidèle à ses convictions d'homme de gauche, se ralliait au général de Gaulle et prenait le parti de l'indépendance de l'Algérie. Mais en même temps, la France était entrée dans une période de décadence spirituelle et morale. Elle était en train de cesser d'être une nation chrétienne. Et tout cela Mauriac avait des yeux pour le voir et des mots pour le dire. Certains aujourd'hui se féliciteront de la fin de ces guerres intestines et civiles que se livraient marxistes et catholiques, royalistes et communistes, réactionnaires et révolutionnaires. Ces guerres sont d'un autre âge, l'humanité a appris à être plus civilisée. D'autres, au contraire, se désoleront de la fin de ces idées. Ils diront : qu'est-ce qu'une idée pour laquelle on ne donne pas sa vie ? Ils penseront : notre humanité a basculé dans l'économie et elle croit y voir un

progrès, mais elle est trop pauvre intellectuellement et spirituellement pour se payer le luxe d'une belle guerre d'idées. Hormis le plaisir qu'un polémiste de la nature de Mauriac avait d'exercer sa plume comme un fleuret, je ne crois pas qu'il eût été très heureux dans notre monde contemporain. Ne sachant contre qui se battre, il n'aurait eu non plus personne à qui parler car ses adversaires politiques ou idéologiques étaient d'abord ses lecteurs et ses interlocuteurs. Sous ses allures de moderniste et de progressiste, Mauriac était un homme d'autrefois, attaché aux valeurs anciennes, un compagnon de Claudel, de Péguy, de Bernanos et de Maurras. Car ses adversaires, on finit par les aimer.

L'oubli du salut personnel

On opposait autrefois la littérature du bonheur (incarnée, par exemple, par Stendhal) et celle du salut et de la grandeur. Parfois l'une rejoignait l'autre. Car qu'est-ce qu'un bonheur sans grandeur ? Chez Mauriac, comme chez Péguy et chez Bernanos, le salut individuel et le salut national sont indissolublement liés. Ils sont autant français que chrétiens. Le salut personnel passe par celui de la patrie.

Tout cela bien sûr était encore possible dans le cadre d'une nation baptisée qui se souvenait de son baptême. Ces vérités n'ont plus cours dans le monde d'aujourd'hui pour qui les nations ne sont plus que des entreprises commerciales, chapeautées par des multinationales de qui elles reçoivent leurs ordres.

Et maintenant cédon la plume à Mauriac. « Qui croira, si nous ne croyons plus ? Une parole de l'Évangile m'obsède : "Quand le Fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il encore de la Foi sur la terre ?" Cette question, ce n'est pas à

lui-même que le Christ la pose, car il voit tout, mais à chacun de nous qui vivons dans des temps si pareils à ceux qui ont été prédits. » Ou encore : « Ils [les ennemis de la Foi et de l'homme] ont mené à bien une entreprise encore plus redoutable : ils ont détruit le sentiment que l'homme avait de son âme. L'individu se meurt. Il se noie dans le nombre. Les différences s'évaporent devant l'accumulation des êtres. Le vide et la vertu ne sont plus que des distinctions imperceptibles qui se fondent dans la masse de ce qu'ils appellent le matériel humain. La mort n'est plus qu'une des propriétés statistiques de cette affreuse matière vivante. »

Panem et circenses. Mais d'homme plus. « L'homme a perdu son âme (...) et c'est pourquoi il est tombé au rang des choses exploitées, utilisées : tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne se considère plus lui-même comme une fin en soi. Il avance chaque jour un peu plus dans la connaissance de la matière, mais il croit n'être plus que matière. Pourquoi aurait-il pitié des atomes qui le composent ? »

Ces lignes ont été écrites en 1946, il y a plus d'un demi-siècle. Et il y a pourtant encore des esprits qui affirment que l'humanité avance inéluctablement sur la voie de la perfectibilité sans qu'aucun individu n'ait d'effort à faire dans son « particulier » pour atteindre à la perfection. Dans cette doctrine du progrès inéluctable, l'individu ne compte pas plus que dans la feue doctrine marxiste. Ayons du moins la faiblesse de préférer le mal fait à l'échelle individuelle au bien pratiqué collectivement et massivement, car il n'y a en fin de compte que des individus. Mais les puissances de méchanceté qui sont dans les cieux sont descendues sur la terre.

G. J.

lettres